

pirait à longs traits l'air embaumé et fortifiant du matin, "comme le bon Dieu a tout fait splendide et charmant : montagnes et vallées, forêts et rivières, et le beau firmament au-dessus de nos têtes !"

C'était, en effet, un délicieux petit coin de terre que traversait la voiture, et le panorama qui se déroulait aux regards ravis de Joachim, était bien propre à émouvoir son âme délicate et à s'y imprimer en caractères ineffaçables.

Le gouverneur contemplant en souriant son jeune compagnon de route, dont l'enthousiasme avait coloré la joue d'un léger incarnat, et il disait : " Nous devons, mon cher Joachim, reconnaître le Créateur dans ses œuvres. Ce Dieu tout-puissant, et qui est la bonté même, a déployé devant nous le grand livre de la nature, afin qu'en y lisant nous apprenions à aimer et à admirer l'auteur de tant de merveilles. Le brin d'herbe qui verdoie dans la prairie, la fleur presque invisible qui s'épanouit à la lisière du chemin, nous révèlent l'Etre infini, tout aussi bien que le grondement du tonnerre et les fureurs de l'Océan. Il faut saisir par l'esprit les beautés de la nature pour les laisser ensuite agir sur notre âme. En effet, ceux qui savent sentir la beauté de ce vaste univers, ouvrage de la main de Dieu, ont aussi, généralement parlant, un cœur vraiment bon. Seule, l'âme émoussée, affadie, qui ne sait plus regarder en haut, passe inattentive, insouciant."

Quelle paix dans la nature ! Nul bruit ne troublait ce silence solennel. Seule, la brise matinale apportait de loin les sons argentins de la petite cloche d'une église de village. Les oiseaux jubilaient ; ils jetaient de petits cris aigus en voletant dans les sombres bosquets. Tout à coup, une dissonance vient rompre cette douce harmonie entre la nature et le cœur de l'homme ; — est-ce une plainte, un cri de douleur ? Là-bas, au bord du chemin, sur la pierre dure, exposé aux brûlants ray-

ons du soleil, est couché un pauvre enfant aux vêtements souillés et en lambeaux. Il sanglote, et c'est en vain qu'il s'efforce de se relever pour se traîner plus loin, car son pied, très enflé, est tout rouge à la cheville. La voiture s'arrête, et le jeune voyageur s'élance vivement à terre pour demander au petit pâtre la cause de ses souffrances. "Qu'y a-t-il ?" lui dit-il d'une voix compatissante, "as-tu le pied brisé ? — Je ne sais pas," répond en gémissant le pauvre chevrier, et les larmes ruissellent sur son visage poudreux et brûlé par le soleil. "Il y a environ dix minutes, la voiture d'un laitier descendait rapidement la route, ici même. Avant que j'aie pu me garer, j'ai été renversé et une roue m'a passé sur la cheville. Sans s'inquiéter de moi, sans faire attention à mes cris, le conducteur s'est éloigné. Oh ! que cela me fait mal !"

Bien vite, Joachim descend le talus escarpé, couvert de broussailles et d'épines. Il emplit son bérêt de l'eau claire du ruisseau, et il fait boire l'enfant altéré dont il panse la blessure. Puis, de son blanc mouchoir de batiste, il bande le pied endolori du petit montagnard.

"Où demeures-tu ?" demanda Joachim. Le petit garçon nomma un village assez éloigné de la montagne. "Tu ne peux y retourner maintenant ; viens avec nous à Carpinetto ; là tu trouveras du secours." Le pauvre sourit plein de reconnaissance et marcha en clochant jusqu'à la voiture, appuyé sur le bras de son jeune bienfaiteur.

"Que faites-vous, Joachim ?" dit le gouverneur étonné.

— "Ce que je fais ?" Ce que toute âme chrétienne doit faire, — assister un malheureux ? Pouvons-nous laisser ici sans secours ce pauvre petit blessé ?

— "Et vous voulez l'emmener à la maison ? Que diront votre père et votre mère ?"

— "Ils diront que j'ai bien agi. Est-ce donc une chose extraordinaire que de